

Historiciser le Mal  
Une édition critique de *Mein Kampf*

Foire du Livre de Bruxelles 2022

Semaine du Livre en partenariat avec la RTBF

« Après-midi traduisante »

18 mars, Galerie Bortier

Rencontre avec : **Olivier Mannoni**, traducteur ; **Philippe Raxhon**, historien ; **Eddy Caekelberghs**, modérateur

**Eddy Caekelberghs** : Faut-il retraduire, publier même *Mein Kampf* ? La question semble un peu bizarre, car ce texte continue sa vie sur les réseaux sociaux. Peut-on parler des tyrans du passé ? ou peut-être doit-on...

**Philippe Raxhon** : On n'a jamais cessé de le faire circuler, surtout aujourd'hui grâce aux réseaux sociaux. Aujourd'hui il convient de revisiter ce texte dans le cadre de la Mémoire historique. Différentes équipes d'historiens ont salué la publication de cette édition car les deux tiers de l'ouvrage sont constitués d'un énorme appareil critique dans lequel des historiens décryptent sa portée. Dans ce sens, l'édition fait œuvre de salubrité mentale.

**E.C.** : Les éditeurs se sont penchés sur la manière de retraduire avec fidélité l'outrance des propos

**Olivier Mannoni** : Le mot clé est en effet la *fidélité*. Les éditions antérieures pâtissaient d'un langage policé. Florent Brayard, le directeur à la tête de la gigantesque équipe responsable de la publication, m'a demandé de restituer quelque chose d'aussi abominablement confus, lourd et mal écrit qu'en allemand, un cas de figure rare dans la vie d'un traducteur. C'est ainsi que j'avais commencé par une première version « brute » que j'ai ensuite réécrite dans un style plus « civilisé » pour enfin revenir, à la demande de l'éditeur, à une version plus fidèle à la forme de l'original. Des suites d'adverbes allemands jusqu'aux particules illocutoires à répétition qui diluent le propos dans une espèce de bouillie mentale et intellectuelle, on a tout restitué. Ensuite il a fallu encore deux années de travail avec des historiens autour du choix de la terminologie générale avant d'arriver au résultat final. On aboutit à un texte qui cesse d'être *Mein Kampf* pour devenir un document commenté, mais aussi un document du point de vue linguistique. En effet, si vous voulez analyser le langage des totalitarismes en France – en particulier de celui qui a causé la mort de 50 millions de morts dont six en camp d'extermination – reconstituer ce langage et voir ses prolongements dans l'actualité, il est tout à fait important d'aller au plus près du langage du premier responsable du nazisme.

**E.C.** : Philippe Raxhon, on le sait, l'essentiel de la rédaction de *Mein Kampf* se fait en prison, à la suite de la première tentative de putsch d'Hitler à Munich, avec un secrétariat tenu par Rudolf Hess. Adolf Hitler a-t-il travaillé sous influence ? On sait que pour ses théories racialistes, pour son antisémitisme virulent, il avait des maîtres à penser...

**P.R.** : *Mein Kampf* est effectivement un « fatras ». Il n'y a pas vraiment d'originalité chez Hitler. Il ne fait que ramasser une série de stéréotypes, d'éléments complotistes et de préjugés dans lesquels baigne la société européenne depuis le dernier quart du 19<sup>e</sup> s., c'est-à-dire un moment où l'ultranationalisme apparaît, un nationalisme biologique. On est dans la foulée d'une mauvaise interprétation de Darwin, dans la concurrence des nations, dans le revanchisme... Hitler naît en 1889, année du centenaire de la Révolution française et, quand il écrit *Mein Kampf* il baigne dans ces préjugés dont l'antisémitisme. Aujourd'hui, on connaît la suite des événements et on a le recul nécessaire, mais à sa sortie, on aurait pris ce texte pour l'œuvre d'un égaré et on n'aurait pas

compris la portée de la foi d'Hitler en ses propres textes. De ce malentendu vont naître beaucoup de choses, dont la perception erronée qu'on aura de l'acteur politique qu'est Hitler puisqu'à l'époque, on ne s'en inquiète pas, on le prend pour un fou manipulable qui ne peut que « se calmer ».

**E.C.** : Le fameux pari de von Hindenburg, qui pensait qu'après six mois au pouvoir on n'en parlerait plus... Olivier Mannoni, peut-on deviner, à la lumière de ce qui vient d'être dit, quelle fut la réception du livre à l'époque, en Allemagne d'abord, puis ailleurs ? On sait bien qu'à partir d'un certain moment chacun se doit de posséder son exemplaire, comme pour le petit livre rouge de Mao ou les œuvres de Lénine. Mais est-ce qu'il y a à sa sortie une percusion, est-ce que c'est un best-seller ?

**O.M.** : Entre la sortie du premier et du deuxième volume (en 1925 et 1926 respectivement) et 1930, *Mein Kampf* ne rencontre pas un grand succès. C'est à partir de cette année-là qu'on commence vraiment à le lire, et après 1933, les ventes augmentent considérablement. On l'offre même aux jeunes mariés jusqu'en 1942 ! Vers la fin on recense 12 millions d'exemplaires vendus (d'après les statistiques de ventes connues grâce son éditeur Max Amann). On connaît l'écho du livre en Allemagne parce qu'il a été commenté par les intellectuels. Quant à la France, et c'est plutôt incroyable, l'édition de 1934 publiée par l'Action Française, d'extrême droite donc, l'est aussi avec l'aide active de la Ligue contre l'antisémitisme, qui voulait que les Français lisent les contenus du livre qui constituaient une menace pour le judaïsme et pour la France, raison pour laquelle Hitler a fait interdire cette édition. On peut citer le cas de lecteurs comme Geneviève de Gaulle-Anthonioz, qui serait entrée dans la résistance après que son père l'a obligée à lire *Mein Kampf*, et qui avait compris ce qui allait se passer.

**E.C.** : Philippe Raxhon, la question que l'on peut se poser c'est s'il y a eu plus de lecteurs globalement depuis que l'on sait les ravages que le nazisme a engendrés qu'il n'y en a eu à l'époque, parce qu'on peut imaginer que tous les jeunes mariés qui reçoivent le volume ne l'ouvrent peut-être pas...

**P.R.** : Plus le temps passe plus il est difficile de savoir ce genre de choses. Ce qui est clair c'est qu'il a fait l'objet de débats autrement plus intenses qu'à l'époque de sa sortie. Un élément important est qu'au début, Hitler s'inspirait de Mussolini. Et donc pour lui, la prise de pouvoir pouvait passer par une épreuve de force, une marche sur Rome ou sur Berlin. Il choisit l'option du putsch et, une fois en prison, il comprend que la seule manière de prendre le pouvoir est de pénétrer les institutions de la république, par la voie d'élections. Le fait d'écrire et de publier un livre « pose son homme », il se présente comme quelqu'un qui a réfléchi à la politique, aussi mauvais soit-il. Il écrit pour expliquer son ressenti mais aussi pour obtenir un passeport d'honorabilité dans la société politique allemande.

**E.C.** : Olivier Mannoni, vous l'avez dit, deux volumes, un an d'écart entre les deux, est-ce que les thèmes évoluent de l'un à l'autre ?

**O.M.** : Le premier est très autobiographique, mais c'est plutôt une auto-hagiographie, c'est un tissu de *fake news*, comme on dit aujourd'hui. L'édition allemande a effectué un travail considérable de nettoyage des mensonges. Le deuxième est beaucoup plus théorique mais dès le premier vous avez une partie de la théorie raciale qui est exposée. Hitler a aussi écrit *Mein Kampf* parce qu'il est allé en prison et parce que derrière son dos, au sein du mouvement, d'autres ont tenté de prendre le pouvoir et donc cela a été pour lui une manière de se poser en intellectuel au sein du NSDAP.

**E.C.** : Sur le plan de la langue strictement, est-ce qu'il la maîtrise bien ? C'est comme la question que je poserais à un professeur de l'Académie : était-ce un vrai peintre recalé comme génie ou un vendeur de croutes ?

**O.M.** : C'est difficile de répondre à cette question, c'est un peu trompeur. Il y a une très belle phrase de Thomas Mann écrite en 1934 dans un texte qui s'intitule *Frère Hitler* qui dit plus ou moins : ce type est une catastrophe mais ce n'est pas une raison pour ne pas le prendre au sérieux. Il y a dans *Mein Kampf* deux types d'éléments : des éléments de récit qui sont très lourds, très empâtés, et des moments très lyriques où il est capable de vous emporter, comme le font ses discours. Tous les passages théoriques sont d'une lourdeur insensée avec deux caractéristiques : une accumulation de mots qui se bousculent et qui enfument, troublent le raisonnement et empêchent d'avoir une réflexion critique mais qui se terminent toujours par quelque chose d'extrêmement simple et percutant, à l'image de ses discours où, après avoir tenu le crachoir pendant dix minutes devant des gens qui visiblement ne comprennent rien, il prend une des poses travaillées avec son photographe, il pose sa main sur le pupitre, et lance une vérité simple, du style, c'est la faute des juifs ou des français ou du monde entier, etc. Cette capacité à emporter ses lecteurs est proche de celle de Mussolini, c'est la capacité de prendre les gens aux tripes. Mais pour le faire il faut d'abord avoir empêché les gens de penser. Et le type de langage qu'il utilise, consciemment ou inconsciemment – je n'ai toujours pas la réponse –, a le pouvoir de plonger les gens dans la confusion.

**E.C.** : Il ne faut pas non plus d'ailleurs être un grand tribun, ni a fortiori un grand penseur, pour séduire des foules un peu hystérisées. Pensons à un autre dictateur, Francisco Franco. Il a une voix de crécelle et ses écrits sont d'une niaiserie sans nom. Ça n'empêche pas qu'il ait pu mourir dans son lit.

**P.R.** : Il n'est pas inintéressant de mettre en relation ce qu'on vient de dire sur la rhétorique d'Hitler et sa relation avec la raison elle-même. Parce qu'il s'est prononcé sur la raison, notamment à propos de la jeunesse, en disant qu'il ne voulait pas de rationalisme pour ces jeunes gens, il voulait pour eux la force primaire, il voulait voir le regard des fauves dans leurs yeux. C'est-à-dire qu'au fond, à un moment donné va se mettre en place un régime, qui est extrêmement paradoxal dans une nation moderne qui a produit des Prix Nobel et dans laquelle va s'installer l'irrationnel avec les moyens techniques de l'époque, dans tous les registres. Ce sont aussi des ingénieurs qui ont construit les camps d'extermination, avec des plans et des objectifs, pas en tonnes de charbon mais en tonnes d'humains. Cet irrationnel, Hitler le revendique. C'est pourquoi ce qu'il dit ne peut pas s'inscrire dans un projet cartésien, dans une lecture cartésienne en termes analytiques et c'est ce qui fait aussi que nous rencontrerons toujours une difficulté à comprendre ce qui se passe dans la tête d'Hitler.

**E.C.** : Cela m'amène à une question, pour l'un et l'autre : Est-ce qu'une édition critique, historicisée accompagnant le texte n'a pas dès lors pour vocation d'être bien lue et comprise par les convaincus de la démocratie et aucune chance de percuter chez celles et ceux qui sont adeptes de ces théories et le resteront ? Si ça ne les a pas empêchés d'y adhérer à l'époque, est-ce que ça va les en empêcher aujourd'hui ?

**P.R.** : Moi je crois au contraire que cet ouvrage critique est un hommage à la raison et c'est fondamental à notre époque parce que pour le moment la raison perd du terrain. Deuxièmement, j'ai été frappé par la manière dont le livre pouvait être mal compris dans son succès. J'ai pu lire dans des media très cultivés qu'on déplorait presque le nombre d'exemplaires vendus. Mais il faudrait au contraire saluer ce nombre car ce qui est significatif c'est le ralliement d'historiens qui travaillent aux sources comme ils le font pour toutes les sources, avec un certain nombre de précautions et la volonté d'apporter la lumière sur cette époque. Il y a une relation paradoxale avec cette publication, il y a eu une posture qui a consisté à, certes, souligner l'effort, mais aussi à prendre ses précautions en se demandant si c'était vraiment une bonne chose. Alors que c'est le genre d'entreprise historique qui est trop rare. Si tous les textes emblématiques étaient analysés de la sorte on ferait des bonds en avant dans la pensée.

**E.C.** : Oui mais aujourd'hui on préfère déboulonner les statues que d'expliquer pourquoi elles sont là... Olivier Mannoni, même question : quand on fournit un tel travail de traduction et de mise en perspective, est-ce qu'on se dit qu'on va convaincre les convaincus ou qu'on a une chance par son travail de convaincre les esprits fragiles et qu'il ne s'agit pas de tomber une fois de plus dans le piège ?

**O.M.** : Une première réponse de traducteur : je rappelle toujours Walter Benjamin qui dit dans son fameux texte *La tâche du traducteur* que la pire des choses que puisse faire un traducteur c'est de traduire en pensant au public auquel il s'adresse. Le deuxième point c'est que l'histoire n'a pas à convaincre, elle a à faire réfléchir à donner des éléments. Elle a à prendre des sources et à les travailler pour montrer d'où elle vient. C'est une partie très importante du travail qu'on fait avec les historiens. Précisément pour ce que vous avez dit au début : Hitler piochait, picorait. Il n'y a pas une seule citation sourcée dans *Mein Kampf*, Hitler n'était pas un grand lecteur. Mais par contre on trouvait tout ce qu'il avait littéralement ramassé, des bouts de phrase, des « punch lines » comme on dirait aujourd'hui, qu'il remplaçait comme il pouvait. Faire comprendre cela est déjà une première chose, et puis aussi faire comprendre comment est structuré ce type de pensée, parce que Hitler n'est pas seul, la pensée nazie a des précédents et des successeurs.

**P.R.** : J'ajouterais aussi qu'Hitler et ses proches ont conçu une propagande hors normes. Au fond, ils laissent une leçon : la propagande ne consiste pas à dire quelque chose en croyant que les hommes vont suivre comme des moutons. La propagande c'est dire avec des formulations simples des stéréotypes qui sont déjà en suspension, en fermentation dans les esprits. Avec *Mein Kampf*, Hitler initie une propagande qui peut fonctionner parce qu'il va chercher dans le public quelque chose qui existe déjà. Et ce qui est déjà là est encore plus effrayant que l'écrit qui s'intitule *Mein Kampf*.

**E.C.** : *Mein Kampf*, « Mon combat », en parle-t-on parce que c'est le seul document important qui théorise à une époque donnée le nazisme – parce qu'on a le sentiment qu'à côté de ça, il y a surtout l'oralité, la démonstration de force, les discours, les grands rassemblements, les sculptures d'Arno Breker et les images de cinéastes comme Leni Riefenstahl – ou est-ce qu'il y a une autre littérature pour laquelle le même travail devrait être fourni ?

**O.M.** : Il y a une littérature assez large mais qui remonte bien avant Hitler. L'une des racines du mouvement nazi est ce qu'on appelle le mouvement *völkisch*. Un autre mouvement qui a été mené par des intellectuels importants, qu'on lit encore aujourd'hui, est la Révolution conservatrice, qui commence grosso modo après la guerre de 14-18 et qui réunit des noms prestigieux comme Niekisch, Moeller, le fameux juriste Carl Schmitt et puis quelqu'un comme Ernst Jünger, qui est adulé aujourd'hui en France. J'ai eu l'occasion, dans le cadre d'un livre sur l'antisémitisme, de traduire des passages de Jünger de 1918 qui sont monstrueux et à côté desquels *Mein Kampf* est plutôt doux ! Donc le terrain avait été préparé. Et quand on dit que Hitler avait des sources, celles-ci ne sont pas seulement en Allemagne, elles sont en France, chez de Gobinot notamment, et en Angleterre avec Houston Stewart Chamberlain, le penseur d'extrême droite. Donc, pour répondre à votre question, ce travail de critique a déjà été fourni en grande partie, par exemple avec le journal de Rosenberg, un des autres théoriciens du nazisme, qui a été traduit par mes soins il y a quelques années. On a aujourd'hui une littérature extrêmement riche sur le nazisme qui l'analyse sous toutes ses facettes car une de ses caractéristiques a été l'incroyable nombre d'aspects parfois contradictoires qu'il contient. Par exemple, c'est un mouvement réactionnaire et en même temps très moderniste ; c'est un mouvement extrêmement violent mais qui vise aussi à protéger la Volksgemeinschaft, c'est-à-dire la bonne population allemande. Tout cela se retrouve et se mélange dans la pensée d'Hitler. La seule chose qu'on ne trouve pas dans *Mein Kampf*, c'est l'annonce de la

Shoah, de l'extermination, qui en 1924 n'est exprimée par aucun texte ni personne. On a cherché en vain à établir un lien totalement illusoire avec un phrase sur les gaz pendant la 1<sup>e</sup> guerre mondiale.

**E.C.** : D'ailleurs, Philippe Rakhon, lorsqu'Hitler parle d'une Germanie ou d'un grand espace germanophone « judenfrei », c'est parce qu'il pense à la déportation dans un premier temps, il pense à libérer le territoire en déportant massivement les juifs, pas doucereusement certes, mais juste en les déportant.

**P.R.** : Les déporter mais surtout libérer l'espace vital afin que la nation allemande se développe et s'épanouisse. Le processus d'extermination va commencer avec la 2<sup>e</sup> guerre mondiale et sera systématisé à partir de 1941.

**E.C.** : Il y a encore aujourd'hui certaines universités, même aux États-Unis, qui enseignent de manière relativiste le Darwinisme, ou directement des théories anti-évolutionnistes.

**P.R.** : Il y a à la fois la hiérarchie des races et la hiérarchie des nations. Les nations doivent se protéger des agressions extérieures, l'autre nation est d'abord inquiétante avant d'être éventuellement alliée et, surtout, la nation peut être attaquée de l'intérieur par des virus, des microbes... ou des juifs.

**E.C.** : La référence à l'appartenance ethnique pour différencier les populations, on la voit revenir ces jours-ci, mais c'est un autre débat... Lorsqu'on parle d'historiciser le mal, et je vais me faire l'avocat du diable, on a beaucoup dit lors des procès de Nuremberg qu'ils étaient les procès des vainqueurs et qu'ils laissaient peu de place à d'autres théories. Et les soviétiques à l'époque ont dit que c'était une lecture occidentale des choses qui prenait peu en considération la leur. Est-ce que quand on veut mettre ceci en perspective on prend de manière large toutes les perceptions que l'on en a ? Parce que la lecture soviétique jusqu'à aujourd'hui de la Grande Guerre patriotique, le fait que la fête la plus fêtée, le 9 mai, soit la victoire soviétique sur le III<sup>e</sup> Reich est aussi une lecture historique.

**P.R.** : C'est une lecture historique mais qui repose sur des traces et une mémoire terrifiante puisque l'opération Barbarossa est hors normes. Vingt millions de Russes sont morts pendant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, 40 000 villages détruits, des situations apocalyptiques... il y a donc dans la mémoire soviétique quelque chose qui explique que la Grande Guerre patriotique a été un sursaut après la Blitzkrieg et que la force du peuple russe a été d'arrêter puis de détruire Hitler. C'est quelque chose, cette puissance de la mémoire russe, qu'on ne peut pas effacer d'un coup de baguette magique. Cela dit, pendant l'ère soviétique, ce que représente *Mein Kampf* est mis entre parenthèses par la logique idéologique de l'URSS, c'est-à-dire la Grande Guerre antifasciste. Lors de l'inauguration d'un des grands monuments à Auschwitz en 1967, sur les quatre heures de discours, pas une seule fois le mot « juif » n'a été prononcé. Cela a d'ailleurs conduit à une construction de la mémoire de la Shoah assez saccadée parce que toutes les grandes exterminations avaient eu lieu à l'Est, dans des pays d'obédience soviétique...Replacer cela dans son contexte, ce n'est pas relancer une vieille histoire qu'il faudrait oublier ni jeter du pétrole sur les flammes, pas du tout, c'est une étape de plus à cette lente et difficile construction de la mémoire.

**E.C.** : Olivier Mannoni, que nous dit Hitler dans la totalité de *Mein Kampf* de ses intentions, puisqu'il ne fait pas référence à la Shoah ? Quel est ce combat ?

**O.M.** : Il n'y a pas de référence directe à la Shoah parce qu'à l'époque elle n'était dans la tête de personne, en tout cas sous la forme qu'elle a prise. Mais les références à l'antisémitisme et à la haine féroce du judaïsme sont partout, à la fois comme justification de son action et comme thème de la mobilisation de ses troupes, parce qu'avoir un ennemi qu'on peut haïr est quelque chose

d'extrêmement utile et productif. Deuxième point, il y a l'idée que l'Allemagne a été humiliée – la fameuse idée du coup de couteau de 1918 – et que donc il faut qu'elle prenne sa revanche. Hitler développe les thèses de l'espace vital, que vous avez mentionnées tout à l'heure. Et puis il parle très directement de ses rapports de pouvoir avec les puissances européennes, notamment la France et l'Angleterre (avec qui il espère pouvoir un jour s'allier, ce qui est un élément assez intéressant de ce livre), et enfin il développe l'idée que c'est effectivement à l'Est qu'il va devoir chercher des terres à coloniser, ce qu'il a fait. Ce sont les thèmes principaux de *Mein Kampf*. Vous me direz que ça fait peu sur un livre qui fait 1 200 pages, mais c'est ressassé tout au long du livre avec des éléments biographiques, l'histoire de sa conquête du parti, une histoire de marche victorieuse et triomphale alors qu'en fait cela a été extraordinairement pénible et difficile et qu'il a fallu qu'il élimine ses derniers adversaires en 1934 pour se maintenir au pouvoir. C'est un livre très brouillon, il y a énormément d'éléments de compréhension de ce qui s'est passé, d'éléments psychologiques pour comprendre Hitler mais la psychologie d'Hitler ne ferait pas une explication ni du nazisme ni de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale ni de la Shoah. Et c'est là où le rôle des historiens est important, ce sont eux qui ont apporté les éléments du puzzle pour qu'on puisse comprendre à quoi une phrase ou un mot fait exactement allusion.

**E.C.** : Il faut le lire avec en tête des livres tels que *Hitler m'a dit* de Hermann Rauschning ou les écrits d'Albert Speer sur la vision mégalomane d'Hitler non seulement sur le plan économique mais aussi architectural ?

**O.M.** : Il faudrait le lire en connaissant tout cela pour comprendre ce qui s'est passé à cette époque et d'une certaine manière – et je n'aime pas faire des projections historiques sur le temps présent – ce qui se passe en France en ce moment du point de vue du délabrement de la pensée, ainsi qu'en Russie. Une idée principale est que le fait d'écrire rationnellement, ce qui est le cas de Rosenberg, beaucoup plus méthodique qu'Hitler, n'exonère à aucun moment d'une intention qui est celle de la violence la plus absolue, libérée de toute limite. Et lire tout cela, y compris Oswald Spengler, c'est comprendre qu'il y a une pensée irrationnelle, violemment contraire à la raison, qui est une pensée de la force. Et cette pensée-là remonte à une vitesse qui moi m'effraie. On me demande souvent ce qui a été le plus pénible pour moi dans le fait de devoir patauger dans ce texte, et c'est de vivre avec des fantômes autour de moi. Ils sont partout.

**E.C.** : À propos des fantômes qui sont très actifs sur le terrain de l'actualité, Philippe Raxhon, il y a aussi ceux qui présentent sémantiquement ces thèses avec des mots plus acceptables. Mais pour revenir à l'espace vital, le *Lebensraum*, certaines façons d'entrevoir les nouvelles routes de la soie chinoises, avec l'appropriation de terres contre des services très peu rendus, semblent certes moins prédatrices parce qu'on n'y va pas les armes à la main, mais la production réservée à la population chinoise prive des populations africaines entières du revenu de leurs terres.

**P.R.** : L'historien s'efforce de distinguer la singularité des événements et des époques, et c'est seulement après l'avoir fait qu'on peut avoir une approche comparative. Il me semble que pour le moment on est trop souvent dans une approche analogique. Cette approche va d'abord chercher les ressemblances, tandis que l'esprit comparatif va d'abord souligner les différences. Je ne rentrerai pas dans cette dimension-là, par contre on peut tirer des leçons de l'Histoire malgré tout, sinon, si tout est singulier et qu'on ne tire pas de leçons...moi je me fais l'avocat du diable en tant qu'historien. Mais pour revenir à *Mein Kampf*, il y a un élément très nutritif de son délire : les conséquences du Traité de Versailles. Le coup de poignard dans le dos, il faut bien se rendre compte de ce que c'est : la guerre se termine par un armistice, le 11 novembre. Un armistice ce n'est pas la capitulation, c'est la cessation des hostilités, le retour de l'armée allemande en Allemagne. Et le Traité de Versailles est un traité de paix. Mais les conditions, telles qu'annoncées par le Premier ministre Lloyd George,

reviennent à presser le citron jusqu'à en écraser les pépins. Les Allemands ne participent pas à la rédaction du traité de paix. Et Hitler a beau jeu d'incarner cette espèce de martyr allemand. Cette humiliation, cette trahison européenne à l'égard de l'Allemagne et la crise de 29 vont beaucoup l'aider. Parce qu'en réalité, pendant les années 20 il y a toute une série de mesures internationales visant à diminuer la dette allemande, il y a le pacte de Locarno qui réintègre l'Allemagne dans le concert des nations, et on assiste à un rapprochement entre l'Allemagne et l'Europe. Mais 1929 va mettre un coup d'arrêt brutal à ce processus. Hitler va s'épanouir en revisitant le Traité de Versailles à sa sauce.

**E.C.** : On peut se demander sérieusement si l'hyper analyse d'Hitler et du phénomène du nazisme n'occulte pas d'une certaine manière le poids de tout l'autre contexte, de ses sources, la fascination de bon nombre d'intellectuels et de jeunes de l'époque pour le fascisme mais aussi la vocation à vouloir renvoyer aux oubliettes l'Europe de papa, celle qui a permis la 1<sup>e</sup> guerre mondiale. C'est une autre révolution que celle qui s'est passée en parallèle en 1917 en Union soviétique. C'est le choix pour une jeunesse d'opter pour le soviétisme ou pour le fascisme, ce ne sont pas forcément des mouvements réactionnaires ou perçus comme tels.

**P.R.** : C'est-à-dire qu'à l'époque il y a l'affrontement inévitable entre les communistes et les nazis. Le parti national-socialiste c'est une prise de position à l'égard de la gauche en général. La peur du communisme conduit Hitler à devenir chancelier, c'est incontestable.

**E.C.** : Mais il y a beaucoup de jeunes penseurs même chez nous qui, sans être suspects d'accompagner l'outrance d'Hitler, sont séduits par le fascisme à la Mussolini.

**P.R.** : Quand les accords du Latran sont signés et que le Vatican naît, ici en Belgique il y a des gens qui applaudissent à tous les étages. Le profil de Mussolini a séduit énormément en Belgique.

**E.C.** : Mais est-ce que le fait de se braquer sur Hitler n'exonère pas un peu les autres ? En ce moment en Italie, la figure de Mussolini est complètement désinhibée !

**P.R.** : C'est vrai, on a tendance à ne considérer que la forme la plus aboutie dans sa terreur du fascisme et du nazisme, alors que ce qui est important d'analyser, parce qu'on en a les moyens maintenant, c'est la variété des fascismes dans l'Europe des années 30 et même après. Parce que le fascisme s'adapte à son terrain. Je le rappelle, le fascisme au départ c'est l'hostilité au parlementarisme, qui est vu comme une forme politique usée dont il faut se débarrasser au profit d'autres valeurs et modes d'action. Mais on a « des » fascismes. L'hitlerisme en fait partie, d'ailleurs il s'inspire d'abord de Mussolini, mais il y a l'Espagne, le Portugal, il y a au cœur de l'Europe des leaders ultranationalistes, bref, cette diversité du fascisme a été masquée, c'est vrai, par le profil d'Hitler, mais en même temps, celui-ci nous permet de revenir aux différents rameaux du fascisme européen.

**E.C.** : Olivier Mannoni, vous avez utilisé tout à l'heure le mot *völkisch*, comme matrice en quelque sorte. Est-ce qu'il peut entrer en écho avec ce que l'on appelle populisme aujourd'hui ?

**O.M.** : Le mouvement *völkisch* était un mouvement extrêmement complexe. Il n'y a pas de traduction précisément à cause de sa complexité. C'était un mouvement nationaliste, réactionnaire, de retour à la terre, mais aussi ésotérique. C'est un mouvement tellement confus que, dans *Mein Kampf*, Hitler commence par se moquer de lui, même si à la fin il le récupère quand même. C'était d'ailleurs un des problèmes de la traduction de 1934 qui traduisait *völkisch* par raciste, ce qui faisait que Hitler commençait par dénoncer les racistes avant de les approuver. Mais c'est un mouvement tellement divers, incohérent et confus qu'il est impossible de le situer. Ce qui est sûr, c'est qu'il a

joué un rôle, plus que dans le développement intellectuel du pré-nazisme, dans son développement antirationnel.

**Question du public :** Existe-t-il une édition critique de *Mein Kampf* en anglais ?

**O.M. :** En allemand il en existe une depuis 2011, qui est la matrice de toutes les autres en réalité, éditée par l' *Institut für Zeitgeschichte München*, l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich, qui réunit des historiens du monde entier, et cette édition-ci s'en est partiellement inspirée. Je sais qu'il y a une édition semblable aux Pays Bas, une en cours en Italie. Je n'ai pas entendu parler d'édition anglaise mais je sais qu'il y a des équipes d'historiens dans le monde entier qui travaillent à des éditions du même type.

**Question du public :** Vous avez mentionné tout à l'heure l'Action française. Il se fait que je suis tombé par hasard sur des éditions de plusieurs des ouvrages de Charles Maurras. Est-ce qu'il existe un lien entre *Mein Kampf* et les influences de l'extrême droite française ?

**O.M. :** Philippe Raxhon répondra mieux que moi mais simplement il faut savoir que Charles Maurras et son mouvement étaient portés par un antisémitisme virulent mais aussi par un anti-germanisme virulent, ce qui limitait beaucoup les contacts.

**P.R. :** C'est tout à fait ça. S'il y a un lien, c'est l'antisémitisme et le racisme, et la peur partagée que la nation peut être victime d'une contagion étrangère, agressive, dissimulée ; c'est la dénonciation du parlementarisme, un modèle anglais qui ne répond plus aux besoins de l'époque. On peut tisser des liens qui rapprochent les deux extrêmes droites mais il y a des différences fondamentales en ce sens qu'elles sont toutes les deux ultranationalistes vis-à-vis de leur nation. On retrouvera d'ailleurs dans la Résistance, française et belge d'ailleurs, une résistance d'extrême droite, avec en Belgique comme en France, une série d'aristocrates qui ont été des admirateurs d'Hitler jusqu'à ce qu'il a envahi la France.

**E.C. :** Pour terminer, une dernière question : on trouve à Paris très facilement, notamment sur les bords de Seine, des écrits de Maurras et d'autres, non historicisés, non mis en contexte. C'est la question de l'accessibilité : Cette édition-ci est un fabuleux ouvrage, mais est-ce qu'elle fera œuvre pédagogique quand on voit l'accessibilité de certaines éditions à cinq euros ?

**O.M. :** Je peux donner deux réponses assez concrètes. La première c'est que l'ouvrage est donné à toutes les bibliothèques. Deuxièmement, c'est un livre qui coûte une fortune. Bien avant sa sortie un homme politique français a déclenché une polémique qui était une tempête dans un verre d'eau parce qu'il ne savait pas ce qu'était ce livre ou faisait semblant de ne pas comprendre. Et c'est justement pour éviter que cette polémique recommence – surtout la principale accusation qui avait été lancée contre le projet et qui était de diffuser une pensée dangereuse – qu'on a décidé de faire en sorte que ce livre ne soit accessible qu'aux personnes qui, pour des raisons professionnelles, auraient vraiment envie de le lire. Et j'ajouterai que si l'on veut vraiment déguster les gens du nazisme, la première chose qu'on peut faire c'est de leur donner à lire *Mein Kampf*.

**E.C. :** Dernière petite question, est-ce qu'il y a des ayants-droits ? Parce qu'on a mentionné les 12 millions d'exemplaires imprimés à l'époque, ça produit des droits d'auteur...

**O.M. :** À l'issue de la guerre, la totalité des criminels nazis ont été dépossédés de leurs droits par les Américains, qui les ont confiés – assez bizarrement d'ailleurs – au Land de Bavière qui a depuis la responsabilité de la gestion des droits d'auteur. La Bavière a fait son travail en ne délivrant qu'au compte-gouttes les autorisations pour ce genre de texte et toujours à la condition expresse qu'il y ait



un appareil critique sérieux et volumineux autour. Mais personne ne perçoit de droits, et en France, tous les bénéfices et les droits vont à la Fondation Auschwitz-Birkenau.

**E.C.** : Merci pour cette précision, qui mérite d'être entendue. Merci Messieurs.

Re transcription par Cristina López Devaux